

193

# Français du monde

Magazine trimestriel / Printemps 2018



[www.français-du-monde.org](http://www.français-du-monde.org)

# Femmes Citoyennes Paroles Pour Toutes

## Laure Adler

Les femmes font, cet hiver, la une de l'actualité. J'espère que cette attention portée à la parole des femmes va continuer et que cette révolution de la prise de conscience de l'intégrité du corps des femmes par les hommes va perdurer. Ce mouvement a été, au départ, initié par des personnalités en vue, qui ont utilisé leur renommée médiatique pour que l'oubli ne vienne pas recouvrir leur douleur voire leur honte à ne pas être traitées comme des personnes mais comme des objets ; il a donné à de nombreuses femmes l'élan de confier ce qu'elles taisaient quelquefois depuis longtemps : la violence dont elles étaient l'objet, la déconsidération où elles se sentaient rejetées.

Cela fait des siècles qu'on n'écoute pas les femmes. Depuis 1789, date à laquelle, en France, elles ont fait leur entrée dans la grande histoire, en descendant dans la rue et en incitant leurs compagnons à les suivre, les femmes sont les grandes oubliées. Pourtant à chaque révolution, à chaque fois que le pouvoir vacillait, à chaque fois que l'espoir naissait de se voir intégrées à part entière dans la communauté qu'impliquait la déclaration universelle des droits de l'homme, les femmes étaient présentes pour qu'on leur reconnaisse le droit de vote, pour qu'on accepte enfin la réalité de leur puissance d'éducatrices de leurs enfants et la responsabilité de leurs métiers. La lutte fut longue, âpre, menée tantôt par des ouvrières, tantôt par des bourgeoises, tantôt par des aristocrates. Les femmes, par-delà leurs origines sociales, forment en effet un collectif et se rassemblent pour que soient respectés leurs droits les plus élémentaires. Les hommes les ont écoutées avec intérêt mais ne leur ont rien accordé.

Les hommes de pouvoir auraient-ils peur de la puissance des femmes ? Au banquet des responsabilités elles ne furent guère conviées. On prétextait la petitesse de leur cerveau ou le fait qu'elles perdaient du sang chaque mois... À la fin de la seconde guerre mondiale, le courage des résistantes fut récompensé, grâce à leur rôle dans la résistance, par le droit de vote. Puis les femmes massivement entrèrent dans le monde du travail et devinrent indépendantes. Matériellement, pas forcément dans la vie quotidienne ! Ce fut une rude bataille pour qu'elles aient le droit d'avoir - quand elles étaient mariées - leur propre compte en banque ! Femmes avec droits peut être, mais femmes avec des libertés surveillées. Rendons hommage à 68 qu'on va commémorer pour redire à quel point ce fut aussi la révolution du corps, du cœur, des femmes. Dans cette constellation,

le mouvement de libération des femmes put naître, inventant des formes de combat et de résistance qui firent avancer, dans bien des domaines dont celui du législatif, les droits des femmes. Remercions Giscard qui, le premier, inventa le secrétariat d'État à la Condition féminine, en confia la responsabilité à Françoise Giroud et soutiendra jusqu'au bout, l'admirable Simone Veil dans son combat pour l'avortement.

Aujourd'hui les femmes ont obtenu en cinquante ans beaucoup plus de droits qu'en trois siècles. Ce n'est pas pour autant que la situation n'est pas préoccupante sur plusieurs plans. D'abord ce fameux plafond de verre. En France, aujourd'hui, l'égalité salariale à compétences égales entre hommes et femmes n'est toujours pas respectée. Une femme est en moyenne payée 17 % de moins du fait de son sexe ! Quel scandale ! On sait aussi qu'en France les filles sont de plus en plus diplômées, plus que les hommes et le mouvement semble inéluctable. Le temps viendra-t-il où les hommes seront plus payés que les femmes parce qu'ils seront moins compétents ? D'autre part sur le marché du travail, dans la poche qui ne cesse de s'agrandir - hélas - de la pauvreté dans notre société, les femmes sont majoritaires. Ne bénéficiant souvent pas de contrat à durée indéterminée et subissant la précarité extrême, elles se préparent des retraites très difficiles. Comment les aider ?

Sur le plan des violences conjugales, un chantier doit être ouvert pour aider les associations remarquables qui font un travail quotidien. Tous ces problèmes sont du ressort de notre vision de la civilisation et requièrent donc le long temps et l'évolution de nos mentalités. C'est à l'école que tout commence, c'est dans l'éducation que nous donnons à nos enfants que le regard sur l'autre, qu'il soit fille ou garçon, se forge et que le respect commence à se construire.

Demandons des modifications à nos tutelles politiques mais commençons chacune, chacun, à respecter et à faire respecter, dans nos cercles les plus intimes, la réalité de l'égalité entre les femmes et les hommes. ■



Les femmes, par-delà leurs origines sociales, forment en effet un collectif et se rassemblent pour que soient respectés leurs droits les plus élémentaires.

© Philippe Matsas

#### *Dictionnaire intime des femmes*

Des secrets, des anecdotes, des souvenirs, du quotidien, des relations spécifiques tissées avec des figures, des personnes, des œuvres, des femmes et des hommes : voilà ce que Laure Adler nous dévoile dans *Dictionnaire intime des femmes*.

Comme elle l'écrit dans son prologue : « ce livre est une invitation au voyage dans un étrange pays sans frontières... ». Voyage dans le temps, le monde, l'histoire, la littérature, la philosophie, les sentiments... pour essayer de connaître un peu mieux et de comprendre « la moitié de l'humanité ».

Éditions Stock



Français du monde  
Magazine gratuit de Français du monde-adfe  
62 boulevard Garibaldi, 75015 Paris - France - [contact@adfe.org](mailto:contact@adfe.org)  
[www.francais-du-monde.org](http://www.francais-du-monde.org)  
Directrice de la publication : Claudine Lepage  
Rédaction en chef : Simon Holpert

Comité de rédaction : Marie-Pascale Avignon-Vernet, Isabelle Chardonnet, Gérard Martin  
PAO, Prépresse, Graphiste : Eric Leuliet – [www.pension-complete.com](http://www.pension-complete.com)  
Réalisation et impression : [www.bordessoules.com](http://www.bordessoules.com)  
ISSN 0247-607X





En tant  
que femme,  
c'était à moi  
de m'adapter.

## Claudine Lepage

Angliciste de formation, j'étais davantage tournée vers les pays anglo-saxons ; enseignante, tout paraissait engagé sur des rails jusqu'à la retraite. À 22 ans, je ne pouvais m'en contenter... J'ai donc suivi mon cœur et suis partie en Allemagne rejoindre celui qui allait devenir mon mari. Je n'avais pas conscience, je crois, des difficultés qui m'attendaient. D'abord, c'était moi qui quittais ce que j'avais : une langue, une culture, une formation. Mon étudiant en droit de mari ne pouvait sacrifier une carrière qui ne pouvait être que brillante ! Mais cela n'a pas freiné mon enthousiasme, j'étais heureuse d'apprendre une langue qui m'avait toujours intéressée, de découvrir une culture et un pays. Très vite j'ai dû chercher du travail, avec des connaissances basiques de la langue et des diplômes non reconnus... J'ai donc fait mes premiers pas dans la vie professionnelle en Allemagne, dans une école de langues. Pour moi il était évident que je devais enseigner l'anglais. C'est ce que j'avais étudié, ce que j'avais fait, certes brièvement, mais j'avais l'impression d'avoir une certaine compétence. Premier combat : dans une école de langues, on enseigne sa langue maternelle ! Mes collègues anglo-saxons ont jugé mon niveau d'anglais suffisant et j'ai pu débiter comme prof d'anglais. Problème cependant : je leur prenais des heures de cours ! Je me suis donc adaptée et j'ai commencé à enseigner le français tout en utilisant mes congés pour faire des études en FLE. Pourquoi ces détails ? En tant que femme, c'était à moi de m'adapter. Il m'a fallu dix ans pour stabiliser ma vie professionnelle.

Dix ans c'est long, mais c'est le temps de fonder une famille et en Allemagne, en Bavière plus précisément, à l'époque, encore plus qu'aujourd'hui, une mère devait rester à la maison pour s'occuper de ses enfants en attendant. En attendant quoi ? Qu'ils entrent au jardin d'enfants (3 heures par jour !) ou à l'école élémentaire (quelques heures par jour). Les crèches étaient très rares et celle que j'avais trouvée a fermé au bout d'un an, ce qui m'a freinée

net dans mon élan professionnel. Ensuite avec deux enfants les difficultés pour travailler n'ont fait que s'accroître. D'où le choix de l'école française (ce n'était pas la seule raison !) qui accueillait les enfants à des heures régulières, prévisibles, sans attendre des mères (et des pères ?) que celles-ci soient entièrement disponibles. Une mère qui travaille ? Une Rabenmutter ! (Une « mère corbeau » c'est-à-dire une mère indigne !)

Le Spielplatz (ou aire de jeux) est le lieu stratégique de rencontres du quartier où les jeunes mamans citadines emmènent leurs enfants pour qu'ils jouent en plein air et se défoulent. Comme les mamans ne travaillent pas, cela occupe tout le monde. Les mamans papotent et échangent abondamment sur leur progéniture dans un concours inavoué : qui aura l'enfant le plus... le plus tout ! En tant que nouvelle venue, on m'a évidemment demandé d'où je venais. Française ? oh la la... ! (très connoté !) et on m'a posé une question qui m'a laissée perplexe : « Et que fait ton mari ? » Ces dames ne m'ont pas demandé quelles études j'avais faites ni mon métier, non, « que fait ton mari ? ». En fait cela explique tout. Les enfants ont grandi, ma vie professionnelle a pris son élan, mes engagements associatifs et politiques se sont affirmés. J'ai pris ma vie en main et ces différences culturelles, ces difficultés propres aux femmes en Allemagne se sont estompées. Malgré tout, quand, histoire de les faire parler en français, j'interrogeais mes étudiantes en gestion européenne sur la manière dont elles envisageaient leur avenir, elles répondaient systématiquement : « je vais travailler quelques années et ensuite je m'arrêterai pour fonder une famille ». Et ce n'est que peu à peu que le discours a évolué en Bavière, moins vite cependant que dans d'autres parties de l'Allemagne. ■

sénatrice des français établis hors de France  
et présidente de Français du monde-adfe

# Catherine Libeaut

Je voulais devenir sage femme... Quel beau métier ! Soutenir et accompagner les femmes à mettre au monde des enfants ! Quoi de plus beau ? Mais ma route a été différente ; je me suis engagée auprès de mères et filles en difficulté, que ce soit au niveau scolaire, dans la recherche de travail ou de logement, de l'apprentissage de notre langue et de toutes les démarches qui touchent la vie quotidienne. Je ne parviens pas à accepter l'injustice subie par des hommes et des femmes, et je serai toujours de ce combat ! Et que dire de notre situation planétaire, de l'état de notre Terre Mère nourricière comme le sont les femmes ?

Revenons à la Nature et au moment présent, soyons de toutes les actions de bon sens et de respect de notre avenir ensemble. Luttons sans relâche contre le réchauffement climatique et pour une alimentation saine comme le font des lanceurs d'alertes : par exemple, la journaliste Marie Monique Robin, marraine du Tribunal International Monsanto et auteure du film *Le Roundup face à ses Juges* ou bien encore *Notre Affaire à tous* qui cherche à faire reconnaître, au niveau pénal international, les atteintes les plus

graves portées à l'environnement. Je soutiens toute action qui défend l'intérêt général face à ceux qui détruisent notre planète et qui ne respectent pas les Droits humains. Le chemin est semé d'embûches et je me sens solidaire de celles et ceux qui sont sur ce même chemin. C'est notre survie. Vais-je devenir une « femme sage » ? En tout cas, j'y travaille ! ■

Pays-Bas - conseillère consulaire

Pour en savoir plus :

<https://m2rfilms.com/le-roundup-face-a-ses-juges>

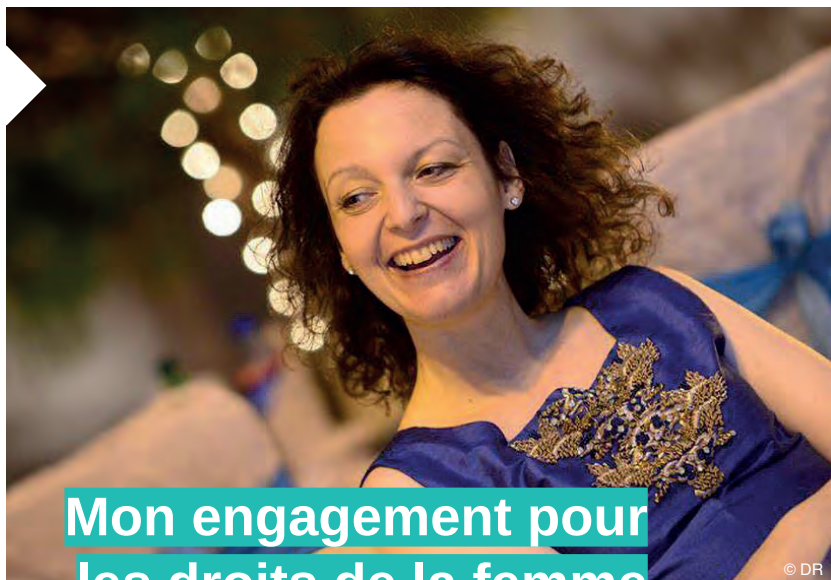
<https://notreaffaireatous.org/accueil/>

**Vais-je devenir  
une « femme sage » ?  
En tout cas,  
j'y travaille !**

# Valérie Khan

Mon histoire franco-pakistanaise commence en 1992. C'est d'abord un engagement politique à gauche, inspiré des philosophes des lumières, dans l'esprit de François Mitterrand et de Benazir Bhutto. C'est aussi la rencontre avec des femmes uniques quand nous nous installons à Islamabad : Najma, la directrice du département de français de l'Université des langues modernes ; Naghma, une anthropologue et Sarah, une enseignante française : toutes m'aideront à comprendre ce pays pendant les douze ans où j'enseignerai à l'école française d'Islamabad. En 2005, je quitte l'enseignement et découvre le vitriolage, l'une des pires formes de violence visant essentiellement les femmes et les filles. Des amis, mon mari et moi, nous créons l'ONG Acid Survivors Foundation un an après. Un plaidoyer intensif commence : séminaires, campagnes médiatiques, formations, réunions lobbyistes, actions en justice, tout est bon pour mobiliser les acteurs sociaux et les activistes pakistanaises contre cette violence faite aux femmes. En 2011, une victoire historique est obtenue : une loi est votée et le vitriolage sévèrement puni. Depuis 2015, le vitriolage a baissé de 50 %, le taux de condamnation est l'un des plus élevés du pays. En 2012, je crée une organisation pour la protection de l'enfance, et je concentre son action sur la lutte contre l'exploitation commerciale et sexuelle et le mariage des enfants : d'autres victoires juridiques suivront. Mon engagement pour les droits de la femme se poursuit via l'action politique et citoyenne. Conseillère consulaire pour l'Asie Centrale, je défends la parité et l'émancipation politique de la femme, tandis que je continue à lutter contre la violence génésique et les discriminations, quelles qu'elles soient. Peut-être un jour vous rendrez-vous visite dans ce pays mystérieux, incompris, paradoxal et passionnant ? ■

Pakistan - conseillère consulaire



**Mon engagement pour  
les droits de la femme  
se poursuit via l'action  
politique et citoyenne.**

# Florence Baillon

## Naître femme et le devenir n'a jamais constitué à mes yeux une quelconque infériorité.

Naître femme et le devenir n'a jamais constitué à mes yeux une quelconque infériorité. Probablement parce que je viens d'une lignée de femmes qui, grâce à l'école publique, s'est émancipée : une arrière-grand-mère directrice d'école et sa fille professeur de Lettres et histoire-géographie en collège, côté paternel et, de l'autre, une grand-mère qui, en 1925, intègre l'un des premiers collèges mixtes de France et joue au foot à la récré avec les gars. Un héritage qui fera de mes parents des enseignants engagés qui nous ont transmis dès la naissance leur conviction de l'égalité des sexes. Quand un principe vous est donné comme acquis, il ne reste plus qu'à interroger les situations où il n'est pas respecté : depuis ma thèse sur l'émergence du politique dans l'imaginaire des femmes écrivains latino-américaines, je me suis attachée à questionner systématiquement les situations où les femmes ne sont pas considérées comme des égales. Cela passe par des sujets d'études et de cours, mais aussi et surtout dans la façon de les aborder. Il s'agit également de la promotion de femmes dans le milieu professionnel et par l'éducation dans la famille.

Tous ces domaines sont des espaces essentiels pour provoquer des changements de mentalités et de pratiques. Mais c'est par l'engagement politique et associatif, la mise en commun des combats et les luttes collectives que nos actions ont un impact fort. Résidant en Amérique Latine depuis bientôt 20 ans, la diversité culturelle est devenue un prisme supplémentaire pour appréhender la question des relations humaines.

La multiplicité des situations que connaissent les femmes dans le monde, qu'elles soient dans leur pays d'origine, binationales, ou à l'étranger, est une source continue de défis à relever, de problèmes à résoudre ou de lois à promouvoir. C'est finalement sur le terrain, que notre action, par exemple à Français du Monde-adf prend tout son sens : chaque fois que l'on parvient à améliorer la qualité de vie des citoyennes.

Ce que Françoise Héritier appelle « *prendre sa part dans les obligations de la cité* ». ■

Équateur - présidente de la section et conseillère consulaire



# Yvette Chalom

C'était diffus, ce sentiment d'injustice... Depuis toute petite... En colonie, le directeur qui dit aux filles d'apprendre à reprendre... Dans la rue, dans leur manteau bleu marine, ils errent, les « petits vieux de Nanterre »... La peur aussi, instillée à la maison, ne pas dire que nous sommes juifs (comme si...). Milieu plus que modeste, je suis entrée tôt dans le monde du travail. Ça ne me suffit pas, je me remets aux études. Entrée tardive à l'université. Les acquis de mai 68 et les profs militants qui permettent aux « étudiants salariés » d'être en fac' le soir, un premier voyage aux États-Unis pour y voir de plus près les Chicanos dont les épreuves me parlent au point d'y consacrer ma maîtrise. Et je retourne aux USA pour un an, comme assistante dans une université.

**Petite section, certes, mais porte ouverte à l'action auprès des compatriotes : qu'ils sont nombreux !**

De retour en France, je plonge dans les études de psychologie. Une carrière s'amorce : psychanalyse et justice sociale. À 33 ans, je repars en Californie rejoindre

mon mari. Premier emploi dans un foyer de femmes battues. Quand le bébé arrive, je travaille à temps partiel en institution de santé mentale pour enfants.

À 5 ans notre fille entre à l'École bilingue de Berkeley. La directrice me parle de l'ADFE, vite j'adhère. Petite section, certes, mais porte ouverte à l'action auprès des compatriotes : qu'ils sont nombreux ! Commissions consulaires des bourses, de la protection sociale, de la sécurité, présence aux bureaux de vote. Parallèlement, un travail psycho-social auprès de populations démunies en situation de handicap, souvent immigrés « sans papiers ». Je m'engage aussi auprès de femmes vivant avec le cancer. Récemment, le pays est secoué par le protectionnisme, la xénophobie, qui s'ajoutent à un racisme endémique. Alors je milite auprès des rares réfugiés qui arrivent, dont un certain nombre de jeunes LGBT. La communauté française grossit, de jeunes familles s'installent. Avec quatre autres Françaises, en réponse à cet afflux, nous montons le Réseau Main dans la Main. Une écoute, une plate-forme d'informations, nous soutenons, nous orientons les francophones de la circonscription. ■

États-Unis - présidente de la section de San Francisco



# Michèle Bloch

Est-ce le souvenir des longues traversées en paquebot entre Marseille, la Guadeloupe ou la Réunion qui m'a donné pour toujours le besoin d'ailleurs ? Le Stromboli en éruption, le canal de Suez et les chameliers le long de la berge, les plongeurs de la mer rouge, les escales à Djibouti, Mombassa, Dar Es Salam pour toujours gravés dans ma mémoire.

À peine rentrée en France, occupation du standard de mon lycée de la banlieue parisienne en mai 68, puis je rencontre mon mari à qui je transmets le virus du voyage, fais un enfant, et tout en étant salariée j'entreprends des études de droit... que j'abandonne pour suivre mon mari au nord de la République de El Salvador où il est appelé à forer des puits pour la géothermie haute énergie. Quatre ans et deux enfants plus tard, quittant un pays en guerre nous faisons cap sur Java. Un petit village à 2000 m d'altitude, une centaine d'habitants au milieu desquels nous vivons. Les enfants inscrits au CND, je fais classe 7 matins sur 7 selon un rituel immuable : une chambre transformée en salle de classe, des horaires fixes, aucune interruption pour contraintes domestiques. Je décrète les vacances lorsque nous avons des visites de routards ou de volcanologues. Parmi toutes les satisfactions de ces quatre années, celle d'avoir convaincu le Dukun, autorité morale la plus importante du village, que contraception ne signifiait pas stérilisation et que les jeunes femmes du village pouvaient, comme moi, réguler les naissances de leurs enfants. Une autre satisfaction est d'avoir appris le tricot à mes voisines. Aiguilles rapportées de France, laine synthétique trouvée chez un commerçant chinois de Wonosobo la ville voisine et les enfants ont pu mettre un pull sous leur sarong pour se protéger du froid parfois rude à 2000 m d'altitude.

Après un passage en France, départ pour Rome et ses merveilles, dont la principale, un Lycée français ! Libérée du rôle de répétitrice, je suis pendant quatre ans des cours d'histoire de l'art à St Louis des Français mais surtout je deviens secrétaire de l'association de parents d'élèves du lycée Chateaubriand. Rentrée en France, sans savoir pour combien de temps, je m'engage à la Fédération des Associations de Parents d'Élèves de l'Enseignement français à l'étranger (FAPEE) où je défends la place des familles dans les instances scolaires, le développement et surtout la publicité et la transparence d'un système de bourses. Visitant les établissements de part le monde à la demande des APE, les représentant dans les instances officielles, je n'ai jamais cessé de défendre l'enseignement français à l'étranger, le plus beau et plus utile des messages que notre pays puisse exporter. C'est ce que je continue à faire au sein de Français du monde-adfe. ■

membre du bureau national de Français du monde-adfe

**Je n'ai cessé  
de défendre  
l'enseignement  
français à l'étranger.**

# Gaëlle Barré

Arrivée en Toscane en 1997 pour raisons familiales, j'y ai construit ma famille. L'Italie est un pays d'une grande beauté et d'une apparente facilité. Mais la vie au quotidien est loin d'être simple : pénurie d'emploi, importance des réseaux et de la famille traditionnelle, qui compliquent l'installation. Moi, j'ai eu la chance de trouver un emploi passionnant dans une agence de développement économique de la région Toscane (gestion de projets publics financés par des fonds européens).

Au bout de 10 ans, j'ai ressenti le besoin de renforcer mes liens avec la France et les Français qui vivent à l'étranger, l'envie aussi de m'investir dans la vie civique et politique. Alors je m'engage au sein de Français du Monde, créant en 2011 la section de Florence, où nous organisons des réunions conviviales, pour partager des moments de vie, autour des valeurs de l'association. Éluée conseillère consulaire pour la circonscription d'Italie du sud en 2014, la défense et la protection de nos concitoyens sont devenues mon quotidien. Je suis régulièrement confrontée aux grandes difficultés rencontrées par certaines familles binationales, en particulier des femmes seules avec enfants. Leur situation est souvent aggravée par une séparation et l'obligation

imposée par la justice à ces Françaises de rester sur le sol italien si elles ont des enfants à charge. Souvent démunies, parfois victimes de violences morales ou physiques, elles sont fragilisées et se sentent prisonnières. Avec le consulat, nous les aidons, ainsi que les Français les plus démunis résidant en Toscane, par un réseau d'entraide. Ma plus grande satisfaction est de pouvoir venir en aide aux personnes qui en ont le plus besoin. Éluée à l'Assemblée des Français de l'étranger, c'est naturellement le thème de l'emploi et de la formation professionnelle qui me mobilise le plus. ■

**Italie - conseillère AFE**



**Je suis régulièrement confrontée  
aux grandes difficultés rencontrées  
par certaines familles binationales,  
en particulier des femmes  
seules avec enfants.**



# Elles osent ! Construire des crèches, faire vivre des associations, soutenir les plus fragiles...

## Anne-Marie Harster

Notre monde bouge ! Les progrès technologiques et numériques permettent de formidables avancées. Parallèlement, l'injustice, la violence ou les catastrophes menacent les liens humains, condamnent trop d'hommes, de femmes et d'enfants à la pauvreté et poussent certains à fuir leur pays. Dans ce contexte, nous devons reconstruire le bien collectif et conjuguer les diversités. Cet apprentissage commence dès l'enfance. J'ai eu la chance de croiser, à l'école primaire, des enseignant(e)s, et des parents, qui ont semé dans nos esprits en construction la conviction de notre capacité à nous engager au service du vivre ensemble. Dans des classes aux diversités multiples, ils nous ont montré que même les plus pauvres, les plus différent(e)s d'entre nous étaient respectables. Ils et elles nous ont enseigné la valeur de la dignité humaine.

Aujourd'hui, mon engagement d'administratrice au sein de la MGEN m'amène à porter le projet de la responsabilité sociétale de ce grand groupe mutualiste. J'étais enseignante, je mène aujourd'hui avec notre CA un projet de développement durable qui prend en compte les générations à venir.

Mon mandat concerne aussi les questions de solidarité en lien avec l'environnement de la mutuelle. Nous nous engageons avec d'autres en tant que mouvement social au service de la personne humaine : solidarité, égalité, démocratie, liberté, dignité... C'est le sens de notre adhésion à Solidarité Laïque, collectif de 50 organisations liées à l'école publique française, à l'éducation populaire et à l'économie sociale et solidaire, qui agit dans une vingtaine de pays et en France pour lutter contre les inégalités et éduquer à la citoyenneté, contribue avec des centaines de partenaires locaux, à faire avancer la cause de l'éducation et se mobilise pour que les États se donnent les moyens de leurs engagements.

Notre société a besoin d'inventivité, de créativité. L'enjeu majeur est d'apprendre à vivre les complexités. À Solidarité Laïque, nous répondons par la diversité, grâce à une chaîne de fraternité où chacun à sa place. D'autres que moi auraient pu être président(e)

et je ne crois pas que le fait d'être une femme ait posé question. J'essaie au quotidien, d'écouter, de comprendre et de mesurer les impacts de nos décisions.

Les femmes croisées dans les programmes que nous menons en France ou à l'international, en Afrique, en Haïti, en Europe de l'Est, m'inspirent. Elles cumulent les responsabilités, se battent pour faire avancer la cause de l'éducation, elles sont libres et tolérantes. Elles osent ! Construire des crèches, faire vivre des associations, soutenir les plus fragiles, les personnes en situation de handicap. Elles ne s'essouffent pas. Depuis longtemps, elles savent gérer leur énergie alors que, si souvent, les moyens leur font défaut ou leur sont refusés.

L'économie sociale et solidaire fait le pari de l'humain et des potentiels. L'éducation tout au long des parcours permet à chacun de révéler la pierre cachée de ses qualités. Faire le pari de la diversité, c'est accepter des approches nouvelles, faire confiance à l'autre, malgré les différences de culture, d'identité ou de parcours. Par ailleurs, la prise de responsabilité des femmes est un gage de réussite, elle ouvre au partage et à la tolérance. Elle constitue un levier d'égalité pour toutes et tous. Faire et vivre ensemble, avec nos différences et nos ressemblances, c'est notre pratique de la laïcité.

Notre collectif donne force et vigueur à nos réalisations, notre parole se construit ensemble, c'est un honneur de la porter. ■

**présidente de Solidarité Laïque  
et déléguée nationale de la MGEN**

**Pour en savoir plus sur Solidarité Laïque :**  
[www.solidarite-laique.org](http://www.solidarite-laique.org)



# Cécilia Gondard

Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, en particulier pour la représentation des Français à l'Étranger. Pourtant, à l'étranger plus qu'en France, représentation locale et vie associative ont tout leur sens, car c'est là que s'expriment les solidarités, que se tisse le lien social, que l'on permet à la solitude de trouver une oreille attentive.

En France 49 % des bénévoles sont des femmes (statistiques 2016 de France Bénévolat). Le secteur associatif serait-il un univers paritaire ? Non, car les hommes représentent 70 % des présidents d'association : en matière de responsabilités associatives, le déséquilibre entre femmes et hommes est bien réel ! Au-delà des barrières culturelles, les structures de pouvoir, politiques et associatives, demeurent difficilement compatibles avec les aspirations, les agendas, les contraintes familiales et professionnelles des femmes.

Il en va de même pour les mandats locaux de conseillers-ères consulaires. En Belgique comme dans la plupart des postes dans le monde, les conseils consulaires sont organisés pendant les heures de travail, créant un clivage entre générations et professions. Le système pénalise ceux qui travaillent, qui vont chercher les enfants à l'école, qui réservent leurs jours de congé aux vacances scolaires des enfants, et évacue toute une génération de l'engagement politique et associatif, en particulier les femmes.

Élue conseillère consulaire à 34 ans, juste après avoir eu mon deuxième enfant, j'ai moi-même essuyé des critiques, venues souvent d'autres femmes : « Tu n'auras pas le temps de t'occuper de ton mandat et de tes enfants ! Tu es trop jeune, tu n'y connais rien ! Tu regretteras de ne pas avoir profité de ces années avec tes enfants ! » Sur ma liste, Christelle, de deux ans ma cadette et enceinte de jumeaux, s'interrogeait sur son engagement dans

la campagne. Elle a finalement été plus active que certains hommes mieux placés qu'elle dans la liste, qui ne se sont jamais posé cette question. Comment créer un environnement associatif ou politique, où chaque femme puisse non seulement trouver sa place, mais également monter en compétence et prendre des responsabilités. Français du Monde, qui est exemplaire en la matière, se doit de mener cette réflexion. ■

Belgique -  
conseillère AFE



© DR

**Trouver aujourd'hui les  
Conseillères Consulaires  
et les Présidentes  
d'association de demain.**

# Marie-Christine Aubry

Je suis une femme, et je suis contre une rubrique « Femmes » dans F.d.M., car je ne souhaite pas bénéficier d'un temps d'intérêt mesuré, coincée entre les chiens écrasés et la météo : je ne veux pas être mise à part.

Je suis une femme : ni une petite chose fragile et futile, cantonnée dans les recettes et la mode, ni une espèce de phénomène avec des problèmes spécifiques, sur lesquels on consent à se pencher le temps d'une rubrique.

Je suis une femme, soit, mais je suis, d'abord, un être humain, et, à ce titre, j'ai les mêmes préoccupations que les autres ; j'occupe ma place parmi les travailleurs, les citoyens, les parents, les responsables, donc je souhaite prendre part à l'information, aux discussions et aux décisions qui les concernent, qui me concernent.

Je suis, par-dessus le marché, une femme ; c'est une particularité intéressante certes (et non une gloire, ni une tare, grand-papa Freud !), mais autant que d'être mince, ou rouquin, ou frisé. Va-t-on offrir, dans F.d.M. une page aux frisés, qui ont sûrement leurs problèmes ?

Je sais que certaines femmes ont, dans certains pays du monde et dans certaines circonstances ponctuelles, de réelles difficultés. Qu'on parle, comme on a parlé des difficultés de nos compatriotes au Liban, qu'on en fasse un numéro spécial, s'il y a urgence, d'accord, mais pas une rubrique régulière. Je ne crois pas à la spécificité des problèmes féminins, et, si elle existe dans certains cas, il me paraît dangereux de l'institutionnaliser.

**Femmes,  
rouquins et frisés.**

Quand donc sera-t-on capable – et l'ADFE devrait montrer la voie – de considérer un individu sans l'agréger à un groupe dans lequel on l'enferme, et sous l'étiquette duquel on met un uniforme, jeune, cadre, juif, ou femme ? Ne peut-on vivre tranquillement à la fois et dans le désordre, les diverses options de sa personnalité, dont la féminité n'est qu'un des aspects ? ■

ancienne adhérente

Marie-Christine Aubry a écrit ce texte à Djibouti où elle vivait en 1983. Nous le reproduisons ci-après tant il garde toute sa pertinence pour la réflexion d'aujourd'hui. Elle n'a pas changé de point de vue.

# Madame la misère, Écoutez le vacarme Que font vos gens Le dos vouté La langue opaque

Léo Ferré

## Monique Cerisier ben Guiga

Ces premiers mots de la chanson de Léo Ferré, je la place en exergue du témoignage que me demande Français du Monde. Elle sera au centre de mes obsèques... pas tout de suite ! Que mes amis ne s'inquiètent pas : je ne suis pas encore sur le départ. Mais je crois qu'ils ont été au centre de ma vie.

Enfant bien nourrie, élevée dans une famille aisée, la misère m'a sauté au visage le jour où une petite camarade de classe, 8 ans, 10 ans peut-être, m'a demandé, alors que je m'apprêtais à jeter les pelures de l'orange que je venais de manger pour le goûter : « Donne-les moi ». Dans les années 1950, cette fillette, élevée dans un orphelinat dont les pensionnaires venaient suivre les classes dans mon école religieuse, n'avait jamais mangé une orange. Ce souvenir m'a marquée au fer rouge et je pense encore à ma honte de ne pas lui avoir proposé, alors que j'avais encore l'orange dans la main, de la partager, et même, de ne pas avoir vu qu'elle me regardait avec envie.

Révoltée : je n'ai jamais supporté le fardeau de misère qui s'abat sur des milliards d'êtres humains, l'injustice, l'oppression. Cette révolte qui vient de me saisir à nouveau en découvrant le caractère systématique, l'ampleur et l'horreur des violents commis par le régime Assad en Syrie, ce n'est pas en tant que femme que je l'ai d'abord ressentie. J'aimais les figures féminines d'identification qui m'entouraient : grand-mère, mère, tante et j'avais envie de leur ressembler. Leur dépendance de femmes mariées ne m'a pas choquée avant l'âge adulte. J'ai volontiers appris à me tenir tranquille et, alors que j'étais garçon manqué, grimant dans les arbres et faisant des excentricités avec ma bicyclette. J'ai appris à broder, tricoter, coudre, faire la cuisine avec plaisir. Cela m'a rendu bien service quand je suis arrivée en Tunisie en 1969 : quand il n'y a rien dans les magasins, il faut bien habiller les enfants soi-même et préparer les repas de A à Z. La révolte contre ma condition de femme m'est venue au moment des études supérieures. Il fallait faire « HEC-jeunes filles » parce que HEC était réservé aux garçons tout comme Polytechnique ou Centrale. Et quand j'ai passé le concours de l'IPES, (Institut de préparation à l'Enseignement secondaire) il y avait au moins deux

fois plus de places au concours réservé aux jeunes gens qu'au concours réservé aux jeunes filles, pour les mêmes épreuves, si bien que, pour réussir les filles devaient avoir des notes très supérieures à celles des garçons. La même discrimination en défaveur des filles via le nombre de places offertes se reproduisait au CAPES.

Le tiers-mondisme qu'on moque aujourd'hui a été à l'origine de mon engagement social et politique. Je suis d'une génération qui s'est élevée, dans la période postcoloniale, contre l'inégale répartition des richesses dans le monde, la faim, le sous-développement, la mortalité maternelle et infantile, l'excision. C'est ce qui m'a fait accepter sans problème de suivre mon mari en Tunisie. Pour lui, c'était un retour au pays après les études supérieures. Pour moi, c'était une expatriation. On ne peut pas dire que cet engagement ait été couronné de succès. Quand je lis le résultat des recherches menées par Thomas Piketty et ses équipes, je constate que tous ces maux qui, outre les malheurs et les guerres qu'ils causent, sapent la démocratie partout dans le monde, et là où elle était le mieux enracinée. Ces maux n'ont fait que s'aggraver depuis les années 1980 : merci Reagan et Thatcher !

A Grombalia, la petite ville de Tunisie où mon mari avait ouvert un cabinet de médecine générale et où j'enseignais, la misère sautait aux yeux dans les années 70 du siècle dernier : enfants au ventre proéminent et aux grands yeux dans un visage maigre, vieilles femmes courbées en deux et paysannes ployant sous le poids d'énormes fagots des sarments de vigne avec lequel elles chaufferaient leur four à pain. Bien sûr les ouvrières agricoles étaient payées moitié moins que les ouvriers pour la même journée de travail. Mon mari avait fait des fiches bleues pour les garçons qu'il soignait et des fiches roses pour les filles. Il s'est vite aperçu qu'il avait accumulé deux fois plus de fiches bleues que de roses ! Les petits garçons méritaient d'être soignés, les filles, moins ! Et au lycée, combien d'élèves très pauvres dans ce lycée glacial en hiver où les internes surtout souffraient du froid.



## Révoltée : je n'ai jamais supporté le fardeau de misère qui s'abat sur des milliards d'êtres humains, l'injustice, l'oppression.

© DR

En Tunisie, quand nous avons fondé l'ADFE, je me suis occupée des questions sociales au sein du bureau. Un de mes combats a été de mettre au jour la façon dont étaient, à l'époque, traités les vieillards à la maison de retraite française de Radès. Les choses ont heureusement bien changé depuis lors. Mais, en ce temps-là, les vieillards n'y avaient pas de draps dans leurs lits si ce n'étaient des sacs de l'aide alimentaire cousus les uns aux autres sur le matelas. Pas de protection pour les incontinents. Pas de salle d'eau pour leur toilette : *« Pourquoi voulez-vous des douches, madame ? m'avait répondu un des responsables, ces gens ne se sont jamais lavés »*. C'étaient des Français d'origine italienne, maltaise, la lie de la société coloniale, n'est-ce pas. Et l'ADFE s'est mobilisée pour faire tomber le mur du silence, obtenir une inspection, utiliser les subventions pour réaliser les travaux indispensables à l'hygiène et au confort de grands vieillards, mettre le pied dans la porte et organiser des goûters festifs réguliers pour les pensionnaires.

L'engagement a pris une dimension féministe pour plusieurs raisons. Les françaises mariées à des Tunisiens ont été longtemps mal vues dans la communauté française. Ainsi, il était normal que le mariage avec un tunisien fasse perdre son statut – et sa rémunération – à une coopérante. Les coopérants qui épousaient des tunisiennes le restaient. Quant à la perte de nationalité française qui a affecté quelques centaines de Françaises par application, à la fin des années 80, d'une convention franco-tunisienne bilatérale caduque, elle n'a pas frappé les hommes, protégés par l'accomplissement leur service militaire. Le drame des Françaises expatriées et mariées à des nationaux est que le mariage les prive des protections de la loi française et les place sous la loi nationale du pays de résidence, beaucoup moins favorable aux femmes dans de nombreux pays. En matière de propriété, de divorce, de garde d'enfant, d'héritage, c'est trop souvent encore dans certains pays une source d'injustices considérables, sans parler de la misogynie et de la xénophobie de magistrats, trop heureux de se venger de l'époque coloniale sur une française désarmée. C'est ce qui m'avait amenée à faire

une enquête sur le statut des femmes dans la situation que j'avais appelée « L'expatriation matrimoniale ». Les cas de détresse sociale grave que j'ai eus à traiter pendant mon mandat sénatorial concernaient le plus souvent des femmes. Cela apparaissait avec clarté dans mon rapport sur « L'exclusion sociale dans les communautés françaises à l'étranger » dont toutes les préconisations sont restées lettre morte après des semblants d'expérimentation. « Elles ont épousé des étrangers, elles ont choisi, qu'elles en assument les conséquences » me disaient plus ou moins brutalement des diplomates confortablement installés dans leur statut. Vacataires, recrutées locales, professeurs de FLE : des femmes piégées dans une expatriation sans filet le plus souvent. C'est sur cette main d'œuvre captive que repose encore le fonctionnement des réseaux diplomatiques et surtout scolaires et culturels. Ainsi va la France, grande protectrice des droits des femmes africaines, musulmanes et autres.

Aujourd'hui, je me réjouis de voir exploser la question du harcèlement sexuel et de tous ces abus que des hommes en position de pouvoir font subir à des femmes dont la carrière et les ressources dépendent d'eux. Mais je crains que dans les services français à l'étranger, l'omerta ne se prolonge. Dans le monde clos d'une ambassade ou d'un service culturel, tel une île perdue dans l'océan du pays d'exercice, les pires comportements peuvent durer longtemps sans que la dénonciation ne soit possible ou entendue. Des combats à mener, encore et toujours. Ma révolte flambe comme au premier jour et j'espère qu'elle flambra ainsi jusqu'au dernier. ■

sénatrice honoraire et ancienne  
présidente de Français du monde-adfe





© DR

# Yvonne Trah Bi

Arrivée en 1980 en Côte d'Ivoire avec mes deux tout jeunes enfants, c'est pleine d'espoir que j'ai découvert Abidjan qui ressemblait alors à une ville de province plutôt tranquille.

Par mon métier d'enseignante, j'ai très vite été confrontée à une réalité qui m'avait d'abord échappé : la société abidjanaise était à 2 vitesses ! Une classe moyenne, voire aisée qui ne se refusait rien et les autres, la grande majorité, qui se contentaient du minimum tout en vivant paisiblement.

C'est alors que j'ai découvert un groupe femmes binationales hébergées dans une association nouvellement créée, l'ADFE. Les échanges d'informations, l'esprit d'ouverture et de tolérance m'ont aidée à trouver progressivement la force d'un engagement associatif et social qui n'a fait que se renforcer.

Sans être celle qui prenait tout en charge, les causes à soutenir ne manquaient pas : enfants abandonnés parce que lourdement handicapés, ceux qui seuls avec leur maman ne prenaient jamais le chemin de l'école... Mon implication dans la société ivoirienne a été facilitée par le fait d'être immédiatement identifiée comme une « locale ». En effet, mon nom d'épouse est typique d'une ethnie du centre de la Côte d'Ivoire et fait de moi « une sœur », « une maman » en qui on peut avoir confiance.

Depuis quelques années je préside l'association française de bienfaisance. Du senior qui a du mal à monter son dossier de retraite à celui qui perd sa pension par oubli de quelques formalités, en passant

**« une sœur »,  
« une maman » en qui  
on peut avoir confiance.**

par le père de famille qui ne trouve pas d'emploi, sans oublier celui qui tombe gravement malade, les exemples touchants et urgents ne manquent pas. Les plus émouvants étant les enfants restés seuls avec leur maman qui ne sait plus comment s'organiser...

L'association travaille étroitement avec le service social du consulat et vient en aide à un grand nombre de personnes. Aide financière, matérielle (vêtements, colis alimentaires), appui dans les démarches difficiles à appréhender quand on est assailli par les soucis du quotidien, conseils pour rechercher efficacement un emploi, écoute attentive qui parfois peut faire revenir le sourire sur un visage, la récompense pour la personne ou l'équipe de l'association.

Il y a quelques semaines était célébrée la journée de lutte contre la détresse et la pauvreté. Cette lutte est en fait une tâche quotidienne, toutes les bonnes volontés n'en viendront à bout que si les autorités en font une de leurs principales priorités. ■

Côte d'Ivoire - conseillère consulaire

# Marie-Pascale Avignon-Vernet

Avec pour terreau la confiance d'un père, des études de math, domaine majoritairement masculin, un éveil à la politique dans les manifs de 68 et les collectifs des années 70, la prise de conscience de la cause des femmes autour des débats sur l'avortement, on part à la découverte du monde sûr de soi et de pouvoir agir... Arrivée à 23 ans en Tunisie, alors en avance sur le droit des femmes (souvenir des femmes sortant du centre de planification familiale avec un cornet de papier plein des pilules pour le mois !) je découvre la vie des autres femmes, la complexité des situations... confirmée ailleurs.

Au Niger, pays de sahel et désert, c'est la découverte des difficultés qu'affrontent certains Français, des femmes élevant seules leurs enfants binationaux, des personnes âgées vivant de presque rien, des cabossés de la vie, la solitude dans la précarité... et c'est le déclic : comment dans notre pays qui clame sa fraternité et l'égalité de tous, peut-il y avoir des oubliés, lointains certes, mais français !

Alors, dans la dynamique de Français du monde (Adfe alors) on cherche ce à quoi ils ont droit, on se bagarre au consulat pour faire examiner leurs dossiers, on va à la rencontre de tous ceux qui n'osent pas demander, ne savent pas qu'ils peuvent... et peu à peu les allocations prévues par les textes sont versées aux uns et aux autres, apportant un peu de répit dans la lutte quotidienne pour survivre. Les enfants obtiennent des bourses pour aller à l'école française.

En Mauritanie, des situations et des démarches analogues, et les batailles pour faire reconnaître la nationalité française de tel ou telle. Au Maroc, la joie d'une vie associative riche, multiple et chaleureuse à Français du Monde et au retour, l'engagement dans France Horizon pour l'accueil/accompagnement des Français rapatriés et des personnes en difficulté complète la boucle. ■

adhérente

**Comment dans notre pays qui clame sa fraternité  
et l'égalité de tous, peut-il y avoir des oubliés,  
lointains certes, mais Français !**

# Anna Fatoumata Maïga

Une enfance et des études entre la France et le Mali (deux ans pour retrouver mes racines africaines), et très vite je ressens l'appel de la solidarité : après mon bac, je pars travailler dans une ONG comme aide médicale au Nord Mali. En 89, je rencontre l'homme de ma vie et nous décidons de nous installer à Paris. Envie de repos, de calme et de sécurité... je travaille comme secrétaire comptable à France Télécom puis à la Mission locale de Cergy. Mais l'appel de l'autre est le plus fort et je décide d'être infirmière... ! Un métier passionnant, en réanimation d'abord, puis en gériatrie-psychiatrie participant à la mise en place de la bientraitance dans la prise en charge des patients, et puis en étant formatrice.

Parce que cet engagement professionnel ne comble pas mon désir de solidarité, je deviens bénévole, participant à l'intégration des exclus à Cergy Pontoise, à l'envoi d'élèves infirmiers en stage humanitaire au pays Dogon et aussi à l'acheminement de matériels scolaires et médicaux dans le Gourma, région malienne enclavée très instable aujourd'hui.

Le 6 novembre 2013 marque un tournant décisif dans ma vie professionnelle et de mère... Un accident domestique grave m'oblige à réanimer seule mon fils avant d'appeler les secours. Mon métier devient trop lourd émotionnellement et je me tourne vers l'enseignement : infirmier d'abord, puis des sciences de la vie et de la Terre. Et en 2015, je deviens professeur au Lycée Liberté à Bamako, un retour aux sources !

**Je me sens une femme forte et prête à donner encore plus pour notre communauté au Mali.**

Comme on ne se refait pas, je m'engage au sein d'associations au Mali : trésorière de l'Association Française d'Entraide, présidente de Français du monde-adfe Mali en 2017.

Grâce à mon engagement associatif et professionnel, je me sens une femme forte et prête à donner encore plus pour notre communauté au Mali. ■

Mali - présidente de la section

# Mathilde Tutiaux

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les lavandières, les lingères, les blanchisseuses, les couturières se transformaient, le soir venu, en danseuses de Cancan au Moulin Rouge. Elles étaient des vrais féministes, elles montraient leurs chevilles, provoquaient et critiquaient la religion et l'armée, avec des figures du Cancan telles que La Cathédrale ou encore Le Port d'Armes. De nos jours, les danseuses de ce « Palais de la danse et de la femme » viennent du monde entier : 14 nationalités sont représentées. Mathilde Tutiaux, originaire des Ardennes, est devenue une « Doriss Girl » il y a 7 ans, 2 mois après avoir été diplômée d'une école de commerce. Être 6 jours par semaine sur scène avec 2 spectacles par soir lui a donné confiance en elle dans la vie. « Sur scène je suis moi, puissance 1000. Tout mon côté féminin est démultiplié. Dans la vie, je suis plutôt jean/baskets, sans maquillage. » Même si la beauté est subjective et le charisme aussi, Mathilde est connectée à la réalité du monde et est heureuse d'être sur scène -une drogue- car le public lui apporte beaucoup. Le savoir-faire français est aussi mis en lumière : bottier, plumassier, brodeur ou encore chef du restaurant. Le Moulin Rouge est un monument français, une entreprise française où l'égalité homme/femme est présente dans tous les services. En tant que Française, elle aide les danseuses étrangères sur les questions



© Moulin Rouge - J.Habas

fiscales et sur l'administration française. Nous sommes loin de l'univers de la Mode dans ce lieu mythique car les femmes sont soudées et partagent des loges exiguës. Elles représentent toutes sur scène la femme française qui s'assume ! ■

S.H.

**Les danseuses de ce « Palais de la danse et de la femme » viennent du monde entier.**

# Anne Henry

L'engagement citoyen est une composante essentielle de ma vie quotidienne. Pour moi, il n'y a pas de « petite cause » et les possibilités de s'investir sont constamment présentes autour de nous.

Ainsi, comme j'avais fait le choix de mettre mes enfants dans le système scolaire allemand, j'ai été, pendant 18 ans, membre active des « Elternbeirat » (représentation des parents d'élèves) dans diverses écoles. Une expérience très enrichissante qui a largement contribué à ma parfaite intégration dans la société allemande et m'a notamment amenée, il y a quelques années, à être co-responsable d'une initiative locale citoyenne visant à préserver l'espace vital des enfants et à protéger l'écosystème d'un quartier dans le cadre d'une reconstruction d'école. Un combat de longue haleine contre la municipalité et qui semblait perdu d'avance mais que nous avons fini par gagner grâce à la persévérance et une mobilisation incessante.

Autre exemple d'engagement de proximité : l'afflux d'un million de réfugiés en Allemagne en 2015 m'a poussée à rejoindre une initiative bénévole qui œuvre depuis plus de 2 ans pour améliorer les conditions de vie et l'intégration de ces personnes.

Française de culture et de cœur, et européenne convaincue, je préside depuis quelques années la section locale de Français du Monde-adfe. À ce titre, je suis également responsable des groupes d'Animation enfantine de Francfort (programme FLAM), qui permettent à des enfants binationaux élevés dans le système scolaire allemand d'améliorer leur pratique de la langue française et de s'imprégner de la culture française.

**Être engagé(e) c'est être partie prenante et faire preuve de responsabilité dans le monde.**

Depuis mai 2014, mon action en tant que conseillère consulaire et conseillère AFE s'inscrit logiquement dans le droit de fil de mes actions.

Être engagé(e) c'est être partie prenante et faire preuve de responsabilité dans le monde dans lequel nous vivons ; c'est aussi inciter les jeunes générations à reprendre le flambeau. Et c'est enfin — ne l'oublions pas — se nourrir et s'enrichir sans cesse de la diversité des rencontres humaines. ■

Allemagne - présidente de la section de Francfort et conseillère AFE



## Inna Modja

Sa voix, la musique, son sourire, son allure, la mode ne suffisent pas pour parler d'Inna Modja. Artiste franco-malienne, Inna est une femme engagée, téméraire et têtue -sa mère la surnomme « Modja », « la mauvaise fille »- et depuis toujours, toujours, elle souhaite comprendre pour agir, se défendre et changer les choses. Depuis ses 19 ans, Inna milite contre l'excision dont elle a été victime. Elle est la marraine de la Maison des Femmes de Saint Denis où elle anime des groupes de paroles car les femmes qui subissent l'excision doivent dépasser la honte et ont un besoin de parler sans peur pour se reconstruire : [www.francais-du-monde.org/2017/11/30/inna-modja-rappelle-soutien-a-maison-femmes-de-saint-denis](http://www.francais-du-monde.org/2017/11/30/inna-modja-rappelle-soutien-a-maison-femmes-de-saint-denis). À la Maison des Femmes de Saint Denis, la solidarité est quotidienne : il est possible dans cette « communauté » de se reposer les uns sur les autres.

Inna est également une ancienne élève de Marie-Hélène Beye qui nous a quitté l'an passé. Marie-Hélène Beye était la professeure de français d'Inna au Lycée Français de Bamako au Mali et elle était une militante de toujours et une figure immense de notre association au Mali. Inna se souvient que sa professeure lui a donné l'envie de savoir, la curiosité d'apprendre plus pour rechercher l'excellence. À travers elle, femme digne et droite, l'envie de se dépasser faisait partie du quotidien de générations d'élèves au Mali et ses élèves se souviennent toujours de ce qu'est la dignité et que l'apprentissage est fondamental. ■

S.H.

**Quand on est victime de violence on est souvent dans un état de manque d'estime de soi, de peur et, déstabilisée.**



# Martine Vautrin-Djedidi



Née en 1954, dans une famille dont les deux parents ont toujours travaillé en se relayant pour s'occuper de leurs enfants jusqu'à leur entrée à l'école primaire, et bien que scolarisée dans les dernières classes non mixtes de genre mais à la mixité sociale réelle de notre école publique, très longtemps je ne me suis pas pensée comme féministe.

Une enfance avec le *Club des Cinq* et son héroïne, une adolescence marquée par la lecture de *Libres enfants* de Summerhill d'A.S. Neill, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de

R. Vaneigem, de Wilhelm Reich et autres lectures subversives... Baignée dans les combats de 68, puis dans la lutte pour le droit à la contraception et à l'avortement, j'ai intégré au fil des années, et vécu, l'égalité hommes/femmes en France comme un acquis, en tout cas dans leurs relations. Avoir 16 ans en 70, c'était entrer dans la décennie de la liberté sexuelle sans le sida.

Ainsi devient-on humaniste peut-être, en tout cas un peu rebelle aux idées reçues et aux modèles traditionnels.

Une vie étudiante à Paris, trop jeune, des emplois trouvés aisément, nous sommes dans les années de plein emploi, une rencontre Boulevard Saint-Michel avec l'autre si proche et si différent et l'envie d'ailleurs... Sortir des normes, des chemins balisés et trop prévisibles d'une vie dont l'éventuelle banalité est angoissante.

Je préférerais la montagne et pourtant je traverse finalement la Méditerranée, sans trop me retourner, à 20 ans. Durant de nombreuses années, le compagnonnage plutôt que le mariage, l'indépendance financière et la liberté furent des évidences. Un non-sujet.

On me suggéra de rejoindre une association de Français à l'étranger, des conjointes françaises, le désir d'intégration dans une société accueillante et bienveillante me fit rejeter l'idée de ce qui apparaissait comme une forme de communautarisme.

La maternité ne faisait pas partie de mes priorités mais l'horloge biologique me fit devenir maman avec le mariage comme corollaire dans le contexte d'une société tunisienne dont j'ignorais alors que le concubinage y était puni. Le garçon tant souhaité par la famille, puis une fille espérée.

Malgré la survalorisation du genre masculin dans une société méditerranéenne conservatrice, il ne fut jamais question de différenciation dans leur éducation, dans les valeurs transmises, dans leur accès à l'autonomie de pensée et d'action. La petite fille de 5 ans réclamait ainsi une boîte à outils pour son anniversaire ! Au début des années 80, avec des amies de la petite station estivale internationale aux activités culturelles réduites où nous résidions, nous créons une association culturelle féminine, la première du genre à côté des grandes associations nationales, porte-paroles du pouvoir.

Malgré un code du statut personnel datant de 1957 unique dans le monde arabe - âge minimum, consentement obligatoire au mariage, création d'une procédure de divorce, abolition de la polygamie -, la scolarisation et la réussite, la société tunisienne et sa part féminine, restaient très conservatrices.

Les enfants fréquentèrent l'école publique tunisienne, jusqu'au bac pour mon fils, un collège privé puis le lycée français pour ma fille. Ils partiront poursuivre leurs études supérieures en France.

Je repris une activité professionnelle partielle. Puis je rencontrais les premières animatrices de ce qui était l'ADFE, dont la première bataille fut de faire réintégrer dans la nationalité française, les femmes qui avaient été contraintes d'acquiescer la nationalité tunisienne pour pouvoir exercer leur profession.

L'ADFE était un espace privilégié de débats ouverts. Quelques années après être entrée au conseil d'administration, y avoir représenté « les dames de la côte » les Français, mais surtout ces Françaises mariées à des tunisiens résidentes hors de la capitale, j'y pris des responsabilités et fut encouragée à me présenter à l'élection de nos représentants locaux.

Dans le cadre de la représentation des Français de l'étranger à l'AFE, en Tunisie, nous sommes en 2009 la seule circonscription à avoir trois femmes élues sur trois sièges, succédant ainsi à trois hommes, élus depuis longtemps et natifs de Tunisie. Un signe des temps, probablement.

## Entre éducation et parcours de vie, suis-je devenue féministe ?

C'est en 1993 qu'est donné le droit à la femme de transmettre son patronyme et sa nationalité à ses enfants en 1995.

Il faudra attendre 2015 pour que l'autorité parentale conjointe soit inscrite dans la loi. Et 2017 pour que soit supprimée la circulaire contraignant les conjoints non musulmans de tunisiennes présumées musulmanes à la conversion à l'islam.

Jusqu'à ce jour, l'égalité successorale reste un combat.

Malgré la loi, le progressisme affiché des partis non religieux, un activisme offensif, la créativité, l'accès à l'espace public et l'arrivée aux responsabilités de quelques figures féminines, les femmes tunisiennes ne représentent qu'un 1/4 de la population active alors qu'elles constituent 60 % des étudiants dans l'enseignement supérieur.

Entre éducation et parcours de vie, suis-je devenue féministe ?

Si le féminisme est synonyme d'égalité dans la loi, dans la famille, de traitement, de salaires, de non-discrimination, de protection contre tous les abus et violences, oui sans aucun doute.

Avec une réserve linguistique et d'actualité. L'écriture inclusive, objet de débat en France, s'adresse à notre sexe plutôt qu'à notre statut de citoyens. Nous ne serons jamais ni jardinière, ni plombière et sapeuse pompière est un barbarisme.

Au-delà de l'égalité devant la loi peut-on aujourd'hui se définir uniquement comme féministe dans une société française où la question de genre fait polémique, le tabou de la transidentité en train d'être levé et une autre où l'homosexualité est punie de prison et l'identité sexuelle binaire ?

Et c'est ainsi que cette contribution aura été rédigée sans avoir ni évoqué, ni même pensé, à ce qui est considéré de manière primaire et sans nuance comme signe extérieur de soumission féminine, ce foulard qui est bien plus souvent dans les têtes, et pas seulement celles des femmes, que dessus ! ■

Tunisie - vice-présidente de la section et conseillère AFE

# Lectures du monde



## États-Unis

### **La vie ne me fait pas peur de Maya Angelou**

La peur, on le sait, est l'ennemi de la créativité et le foyer de la médiocrité. Petite fille noire née dans le Missouri du temps de la ségrégation raciale, la grande conteuse, poétesse et militante Maya Angelou (1928-2014) a dû affronter la peur et en a triomphé. Pauvreté, racisme, viol, addiction... Ayant surmonté les pires épreuves, elle s'est battue pour les droits civiques, l'égalité entre les hommes et les femmes quelle que soit leur couleur de peau. À travers la voix d'une enfant, elle nous offre dans ce poème des vers courageux, simples et profonds, parfaitement intemporels.

L'album bilingue est illustré par Géraldine Alibeu qui y déploie son univers original et foisonnant, vraiment à hauteur d'enfance. Page après page, la voix de Maya Angelou s'incarne en une fillette qui n'a pas froid aux yeux. Grâce à la puissance de son imaginaire, elle trouve la force d'être vaillante et de défier la violence du monde.

**Éditions Seghers Jeunesse S.H.**



## Argentine

### **Les jeunes mortes de Selva Almada**

Selva Almada a été marquée dans son enfance par les récits de trois meurtres différents, non élucidés à ce jour, de trois jeunes filles. Court récit de ses enquêtes à l'âge adulte dans les régions de ces crimes, *Les jeunes mortes* est à la fois un portrait doux-amer d'une société rurale argentine où les femmes sont livrées impuissantes aux désirs et aux colères des hommes et le témoignage d'une survivante dont le salut n'est qu'un heureux hasard. Porté par la sobriété de son écriture et la liberté de sa structure, *Les jeunes mortes* se révèle une réussite enthousiasmante.

**Éditions Métailié J.F.**



## Haïti

### **L'Ange du patriarche de Kettly Mars**

*L'Ange du patriarche* est un roman dérangeant, largement inspiré d'une tradition vaudoue encore vivace, mettant en scène des femmes libres. Sous les traits d'Emanuela, de Vanika ou encore de Paula, trois générations de femmes haïtiennes tentent d'échapper à une dramaturgie familiale sombre et implacable. Avec force et amour, toujours combatives, ces héroïnes modernes s'émancipent et se réinventent, incarnant l'essence d'une résilience toute haïtienne. Une œuvre entre réalité et conte, matinée de mysticisme, où les anges et les démons s'affrontent. Une plongée suffocante et haletante des bas-quartiers de Port-au-Prince aux quartiers huppés de Philadelphie, entre passé et présent. Kettly Mars rend hommage aux femmes, aux mères, aux filles, ces figures fondamentales de la société haïtienne.

**Éditions Mercure de France M-C.C.**



## Brésil

### **Nouvelles de Clarice Lispector**

Dans ses nouvelles, intégralement publiées en français, nous découvrons une âme rare à la recherche de sa vérité. Assumer ses désirs de femme et en exposer l'essence à ses contemporains entre les années 40 et 70 au Brésil, représentaient un acte peu commun. Cette démarche, qu'on la considère comme courageuse ou inconsciente, fut certainement salvatrice pour Clarice Lispector qui verbalisait ainsi ses pensées profondes, quitte à être confrontée à ses contradictions.

Au fil de ses nouvelles, l'auteur décrit ses propres sentiments pour les livrer à ses lecteurs sans pudeur. Sa vision de la vie était celle d'une femme libre et avant-gardiste, confrontée à une société ultra conservatrice. C'est son âme que Clarice offre aux lecteurs.

**Éditions des femmes-Antoinette Fouque A.A.**

## Afghanistan

### Syngué Sabour : *Pierre de Patience* d'Atiq Rahimi

En Afghanistan, une femme veille son mari, dans le coma. Les heures passent et la guerre l'entoure. Alors la langue de la femme se délie : dans un long monologue bouleversant, elle raconte une vie d'humiliations... faisant de son mari, selon la culture perse, sa syngué sabour, sa pierre de patience, destinée à recueillir les confessions du monde et les absorber jusqu'à implosion.... Atiq Rahimi, écrivain d'origine afghane, a écrit son livre en français parce qu'il lui « *fallait une autre langue que la mienne pour parler des tabous* ». Il a obtenu en 2008 le prix Goncourt pour ce livre, adapté à l'écran en 2013 avec l'aide de Jean Claude Carrière.

Éditions Gallimard – Collection Folio  
M-P-A-V.



## Hongrie

### *L'instant - La Créüside* de Magda Szabo

Après la chute de Troie, Enée s'enfuit avec son père Anchise et son fils pour s'installer dans le Latium. Magda Szabo tord cette histoire d'hommes et écrit un roman sur des femmes, surtout une femme : Créüse, la femme d'Enée.

*L'instant - la Créüside*, est un roman étonnant. Créüse est une femme forte, puissante même, qui prend en main sa nouvelle destinée sans hésiter, sans faillir. Elle assume son destin, qu'elle connaît depuis son enfance, fermement, sans crainte devant les difficultés qui ne sont que des instants à vivre les uns après les autres.

Magda Szabo connaît l'Enéide sur le bout des doigts et se promène dans l'Antiquité avec plaisir et aisance. Nous l'accompagnons avec délice dans un monde aussi moderne que surprenant.

Éditions Viviane Hamy  
I.C.



## Indonésie

### *La Fille du Rivage*

de Pramoedya Ananta Toer

« Il était une fois, une petite fille de pêcheur de l'île de Java, si jolie qu'un prince la prit pour épouse.... » C'est ce qu'aurait pu être l'histoire de cette jeune fille de quatorze ans mariée à un noble qui lui fait entrevoir ce que peut être la richesse mais aussi l'enfermement et la rupture avec sa famille et son village. Princesse recluse soumise au bon vouloir de son époux. Ce conte va bien au-delà de la destinée tragique de cette jeune fille. Il montre en filigrane la dureté de la société javanaise, société quasi féodale dans laquelle une aristocratie a droit de vie et de mort sur les castes inférieures, où la colonisation hollandaise déporte les paysans sur les chantiers de chemin de fer ou dans les plantations.

Éditions Gallimard – Collection Folio  
M.B.



## Japon

### *Le Jardin Arc-en-ciel* d'Itō Ogawa

Un récit à quatre voix, celles des protagonistes de cette histoire d'amour et de vie, dans le Japon moderne et traditionnel. Izumi et Chikoyō, deux femmes que tout (âge, condition sociale, culture) devrait séparer s'aiment, affrontent la vie et ses difficultés et se créent une vie de famille ouverte aux autres, un jardin arc-en-ciel où deux enfants s'épanouissent : Sosuke qui fait tout pour aider et protéger sa mère Izumi, sacrifiant même son amour de jeune homme pour Chiyoko, Takara l'enfant miracle pleine de fougue.... Délicatesse des sentiments, des gestes, des mets, des mots, un livre magnifique !

Éditions Philippe Picquier  
M-P-A-V.

Retrouvez d'autres livres sélectionnés, des entretiens et des vidéos sur notre site internet :  
<http://www.francais-du-monde.org/category/autour-des-femmes/>



# Cinéma du monde



## Norvège

### **Wives d'Anja Breien**

Se replonger dans le cinéma des années 1970, un cinéma politique, engagé dans les combats féministes d'alors, découvrir l'œuvre d'Anja Breien, auteur de courts et longs métrages qui, avec son style particulier, incisif et plein d'humour, a lancé la nouvelle vague norvégienne... c'est à ce voyage un peu déconcertant qu'invite le film *Wives* ! Tout commence par une fête, comme souvent dans les films de la cinéaste ; ici, la réunion d'anciennes élèves autour de leur institutrice, 15 ans environ après avoir passé une année dans la même classe. Elles sont devenues femmes au foyer, avec ou sans enfant encore, toutes sauf Heidrun qui se dira la « révoltée du foyer »... Telle a fait des études puis s'est mariée, telle autre a travaillé puis a fondé un foyer... Au-delà des mots, des photos montrées, des poèmes récités, une discrète frustration apparaît, l'ennui et aussi le sentiment d'être piégée par le travail domestique et les enfants, et puis comme dit l'une d'elles : « après 30 ans la valeur marchande des femmes baisse. »

Trois d'entre elles, Mie, Kaja (enceinte de 6 mois au moins) et Heidrun partent se promener comme en récréation. La parole se libère, leurs habitudes de femmes bien rangées s'estompent. Liberté des mots et des corps, prise de conscience progressive : elles parlent de leur couple, l'amour (ou ce qu'il en reste) n'empêche pas le sentiment d'être exploitée au quotidien. La balade devient échappée belle, escapade dans un environnement urbain, fugue du quotidien : Mie trouve une solution pour faire garder les enfants, Heidrun se fait passer pour malade auprès de l'employeur, Kaja passe chez sa mère chercher un peu d'argent. Car le nerf de la guerre leur fait vite défaut, les discussions pour régler ce manque d'argent égrèneront leur périple. Elles se « lâchent » peu à peu, de bar en bar, avec nombre de bières et de cigarettes, se font draguer par deux photographes, draguent à leur tour motards et passants, s'amusent... L'appartement de l'amant de Mie devient refuge, Heidrun, venue chercher sa paie, se fait renvoyer par son employeur à cause de ses absences, et puis c'est le départ en bateau vers un ailleurs, et pour continuer à faire la fête. Mais le réel, sous la forme d'un avis de recherche lancé par le mari de Kaja, se rappelle à elles : dispute, mots durs, mais réconciliation, car comme le dit Heidrun qui a décidé de ne plus tout accepter, elles ne peuvent pas s'arrêter là et doivent rester ensemble !

Le film, lui, s'achève ainsi, invitant le spectateur surpris à imaginer ce qu'elles vont devenir !

Nota : Anja Breien a réalisé deux suites successives à ce film, en 1985 et 1996, où l'on retrouve les mêmes protagonistes pleines de vie et insolentes, mais un peu apaisées par les aléas de la vie.

**Éditions Malavida**

**M-P-A-V.**



## Brésil

### **Aquarius de Kleber Mendonça Filho**

Aussi absurde que cette question puisse paraître, pensez-vous qu'une femme seule doit sa survie au bon vouloir des hommes ? C'est pourtant la principale question autour de laquelle est construit le film *Aquarius*.

Lorsque ce film commence, nous découvrons Clara en 1979. Elle a les cheveux courts et elle sort d'un long combat contre le cancer. Cette coupe masculine fait sensation autour d'elle mais elle affronte les regards. Le décor est planté, Clara est une battante.

Les scènes du début passent rapidement et nous retrouvons Clara de nos jours. Femme plantureuse à la chevelure longue et noir de jais. Petit à petit, nous apprenons à la connaître.

La vie de cette femme est centrée sur la musique. Tout le reste est secondaire. Elle a perdu son mari très tôt. Elle a suivi ses choix sans ambages. Délaissant ses enfants et sa famille par le passé lorsque sa passion l'a nécessité, elle est aujourd'hui prête à se battre pour continuer à vivre comme bon lui semblera.

Vivre librement sa vie, sans peur du « qu'en-dira-t-on » lorsqu'on est une femme peut paraître banale dans notre société européenne, mais il ne faut pas oublier que le film se passe au Brésil et que le machisme, quasi endémique, y est très puissant. Aujourd'hui, les mentalités sont pénétrées de l'idée quasi dogmatique que les hommes doivent diriger la société et que les femmes n'ont pas leur mot à dire. Clara paraît donc aux yeux de ses contemporains comme une personne atypique.

Les hommes qu'elle va rencontrer durant les 2h de film sont les représentants de la gent masculine brésilienne de notre époque. Loin de la caricature facile, tous les travers caractéristiques de leur machisme sont abordés. Veulerie, couardise, défaitisme, corruption, mépris, prétention, rien n'est oublié ni aucune génération. Des hommes les plus jeunes au plus vieux, des plus naïfs aux plus méprisants.

Aujourd'hui, au « Pays du Carnaval », être une femme d'un certain âge, veuve et déterminée, peut être une entrave à la sérénité. C'est en tout cas un handicap lorsque l'on veut se battre pour survivre.

Confrontée à cette société rétrograde, Clara va imposer sa liberté de choix avec calme, élégance et beaucoup de courage. C'est seule, qu'elle va se battre contre l'entreprise immobilière qui veut détruire l'immeuble dans lequel elle vit depuis 40 ans. Aucun homme de son entourage ne la soutiendra dans cette épreuve.

Mais la linéarité de ce film est trompeuse et ce n'est qu'en apparence qu'il est calme. De cette chronique familiale, Kleber Mendonça Filho a su faire un réquisitoire contre une société machiste, affairiste et sans scrupules. Le cinéma brésilien, très longtemps plongé dans un sommeil profond, a des choses à dire et les thèmes abordés dans *Aquarius* sont nombreux.

Le mépris des femmes et le pillage du pays par toute une frange de la population en font partie. Ces deux thèmes sont ici intimement liés, comme pour souligner que la violence faite aux femmes n'est pas très loin de celle faite à la terre.

**Éditions Blaq Out**

**A.A.**



## Iran

### Une femme iranienne de Negar Azarbayjani

La condition des femmes dans la société iranienne a connu de nombreuses évolutions au cours de l'histoire. Dans ce premier film de la réalisatrice Negar Azarbayjani, il est bien question de condition féminine à travers la rencontre de deux femmes que tout oppose. D'un côté, Rana, mère de famille traditionaliste, est obligée de travailler en secret comme taxi afin de rembourser ses dettes. Son mari est en prison. De l'autre, Adineh qui souhaite échapper par tous les moyens à un mariage forcé. Adineh propose à Rana un million de toman pour que celle-ci l'emmène à Kojoor, au nord de l'Iran pour quitter le pays. Adineh a un caractère rebelle et est transsexuelle. Rana et Adineh vont apprendre à s'accepter et à s'entraider. Toutes les deux veulent s'échapper. S'échapper de l'oppression politique, sociale et familiale pour pouvoir enfin vivre - et non survivre - en tant que femmes mais surtout en tant qu'êtres humains. Les plans-séquences de la réalisatrice défient les tabous et sont des beaux moments de cinéma. Un film puissant et sincère !

Éditions Outpay Films

S.H.



## Vanuatu

### Tanna de Bentley Dean & Martin Butler

Inspiré d'une histoire vraie qui fit réviser la constitution d'un pays, *Tanna* est un film sur un amour interdit qui se joue dans l'Océan Pacifique, dans l'archipel de Vanuatu, sur l'île de Tanna. Un film shakespearien, un *Roméo et Juliette* du Pacifique qui envoûte et fait voyager le spectateur.

Ce film n'est pas uniquement l'histoire de deux jeunes amants, de Wawa et Dain, ce film n'est pas non plus un documentaire naturaliste sur la tribu Yakel et ses traditions ancestrales, ce film n'est pas non plus une carte postale panoramique balayant la jungle et le volcan, c'est une reconstitution d'un fait historique fondateur de l'île de Tanna, joué par la tribu elle-même.

Il y a une vingtaine d'années, deux amants ont défié les lois ancestrales des mariages arrangés - dans le cadre de querelles tribales - et la sacro-sainte Kastom, la cosmologie traditionnelle du Vanuatu. Dans cette société patriarcale les chants et les danses ont une place prépondérante. *Tanna* est un chant. *Tanna* est un chant d'amour, l'éruption d'un volcan.

*Tanna* est un film pur et unique et comment ne pas penser au film *Stromboli* de Roberto Rossellini où une femme, interprétée par Ingrid Bergman, se trouvait seule face au volcan avec l'envie de s'échapper jusqu'à la rédemption comme Wawa.

Belle découverte d'un autre monde !

Superbe !

Éditions Urban Distribution

S.H.



## Australie

### Infirmières de guerre de Ken Cameron & Ian Watson

Se souvenir de la Grande Guerre est toujours d'actualité notamment avec les commémorations qui ont lieu à l'occasion de son centenaire. Deux fleurs nous rappellent cette guerre : le bleuet en France et le coquelicot dans les pays du Commonwealth. Le coquelicot est associé au souvenir des combattants, et tout spécialement aux soldats tombés lors de la Première Guerre mondiale. C'est ainsi que chaque année dans les pays du Commonwealth des coquelicots en papier sont portés par beaucoup de personnes le 11 novembre, jour de l'Armistice.

Dès le générique de la série australienne *Infirmières de guerre* (ANZAC girls), le costume des infirmières constitué d'une cape rouge en laine bouillie est une métaphore, une représentation du coquelicot lorsque la caméra les filme d'en haut. Des hommes ont fait la guerre mais des femmes aussi. Cette série est basée sur des journaux intimes, des lettres, des photos et documents historiques. Elle nous narre la vie de cinq jeunes infirmières - inconscientes du danger - australiennes et néo-zélandaises qui ont traversé le globe pour arriver en Égypte où leurs compatriotes se préparaient à la campagne des Dardanelles, également appelée campagne de Gallipoli.

Il faut se souvenir du courage de ces infirmières qui ont vu des horreurs alors qu'elles étaient extrêmement jeunes et qui, par leur vocation et l'altruisme, ont soutenu les troupes alliées. Plus de 3000 femmes firent parties de l'ANZAC (Australian and New Zealand Army Corps), corps militaire australien et néo-zélandais et furent de toutes les campagnes : à Salonique, sur l'île de Lemnos, mais aussi en Angleterre et en France.

La série *Infirmières de guerre* retrace l'Histoire dure et parfois choquante de ces infirmières qui ont bien existées : Alice Ross-King, Elsie Cook, Olive Haynes, Hilda Steele et Grace Wilson. Nous les suivons au fil des 6 épisodes alors qu'elles apprennent à dépasser l'échec tout en gardant l'espoir à travers l'amitié, l'amour, et les petites victoires. Rememorons-nous et replongeons-nous dans l'Histoire : « les pires 24 heures de toute l'histoire de l'Australie » ont eu lieu en France lors de la bataille des Fromelles.

Se souvenir donc. Se souvenir du passé. Se souvenir des gens de l'ombre. Se souvenir des femmes de l'ombre.

Se souvenir de ces femmes engagées et courageuses : Alice, Elsie, Olive, Hilda et Grace !

Éditions Condor Entertainment

S.H.

Retrouvez d'autres films sélectionnés, des entretiens et des vidéos sur notre site internet :

<http://www.francais-du-monde.org/category/autour-des-femmes/>



Aujourd'hui 12:49



Salut Paul, bravo pour ton nouveau job à Londres!! Tu pars quand ?

Dans un mois! 😊 🇬🇧 ✈️  
Je fais une fête de départ avant! 🍾



Tu auras une bonne couverture Santé locale, mais es-tu au courant que la CFE a lancé FRANCEXPAT SANTÉ? 🇫🇷 👍

C'est quoi??



Ça te permet de pouvoir continuer à te faire soigner en France, sans condition!...\* 🏠 🩺 💉

Intéressant... Mieux vaut être prudent!...



Écrivez un message...

Aa



## EXPATRIÉS, AVEC FRANCEXPAT SANTÉ : VIVRE À L'ÉTRANGER ET SE FAIRE SOIGNER EN FRANCE

La Caisse des Français de l'Étranger (CFE) est la caisse de Sécurité sociale volontaire pour les Français expatriés. Elle propose à tous les Français, quelle que soit leur situation durant l'expatriation, la continuité de la protection sociale « à la française » : couverture de tous les soins\* quel que soit le pays dans lequel ils interviennent, sans exclusion liée à la nature de la pathologie ou aux circonstances (catastrophe naturelle, fait de guerre, attentat).

**Maladie, maternité, invalidité, accident du travail, retraite.**

**[www.cfe.fr](http://www.cfe.fr)**

\*Avec FRANCEXPAT SANTÉ, la CFE vous rembourse examens et dépenses médicales en France, comme la Sécurité sociale française - détails sur [www.francexpat-santé.fr](http://www.francexpat-santé.fr)